

# LE ROMANTISME ET LA MUSIQUE

Je lisais ces jours derniers un volume d'Albert Thibaudet intitulé *Les Idées de Charles Maurras* (1), plein de vues ingénieuses, d'amusantes discussions, d'idées presque profondes, mais surtout d'une érudition extraordinaire et qui finit par étourdir.

J'y fus arrêté par une définition du romantisme qui me fit sauter en l'air. Et je crois intéressant de la relever, car elle procède comme on va le voir, d'une conception de la musique, très répandue chez les littérateurs et chez les philosophes, et que je crois très fautive.

Pour M. Thibaudet, il semble que le romantisme soit essentiellement « la forme d'art et même de pensée qui incorpore à la philosophie, à la poésie, au roman (voire même à la peinture, devenue une symphonie de couleurs), le plus possible de ce qui paraissait réservé à la musique. Un poète romantique, ajoute notre auteur, un enthousiaste de poésie romantique, peuvent d'ailleurs être inexperts en musique : ce qu'ils réalisent ou aiment dans leur art n'en participe pas moins de la musique, n'en est pas moins une musique. »

Et M. Thibaudet conclut : « Lorsque M. Barrès, à la Chambre, dénonçait en Rousseau, « le musicien extravagant », il donnait une définition juste du romantique, à condition de prendre l'épithète dans son sens originel, point défavorable, de l'inquiète sortie, de l'aventure hors des limites, de tout ce qui fait « extravaguer » si délicatement M. Barrès lui-même à la pointe extrême d'Europe, à celle de Sion, à tant de pointes musicales et par tant de retombantes fusées. »

Ainsi la musique est essentiellement et proprement « extravagante » et pour cela même elle est romantique. Entendons par là que la musique marche par nature hors du droit chemin, de la ligne régulière, du bon sens, de la raison. Entendons qu'elle est surtout caprice, fantaisie, irrégularité, exaltation sans borne et sans mesure.

Sans mesure ? Peut-on parler ainsi ? La mesure n'est-elle donc point la base, le fondement, la condition sine qua non de toute musique ? Mesure des durées, mesure des hauteurs, mesure des intensités et presque mesure des timbres ?

Dans quel art la mesure a-t-elle une plus grande place ? Dans quel art les effets sont-ils plus exactement plus précisément, plus minutieusement notés ? Dans quel art y a-t-il moins de place pour l'à peu près et pour l'imprévu ?

On me dira que je ne parle que du « matériel » de la musique,

des sons et des rythmes qui la composent ou de leurs signes sur le papier. Il s'agit bien de cela ! Messieurs les littérateurs et les philosophes ne s'attachent qu'à l'esprit, non à la lettre. Et toute cette mathématique ne recouvre, selon eux, que vague, que flou, qu'imprécision et désordre.

Messieurs les philosophes, à commencer par le vénéré Ribot dans sa *Psychologie des sentiments*, et messieurs les littérateurs, en grand nombre à la suite des premiers, ne s'attachent pas assez à la matérialité de la musique. Ils ne considèrent guère en elle que ce qui n'y est pas, c'est-à-dire leurs propres songeries, leurs rêves à eux philosophes et littérateurs quand ils écoutent de la musique. Ces rêves sont bien vagues sans doute, bien désordonnés, bien extravagants et ils accusent la musique de ce désordre, de cette extravagance.

Ils ont bien tort. A ce compte il me serait permis d'envelopper des plus fantaisistes, des plus incohérents commentaires imaginatifs la lecture d'une tragédie de Racine. Aurais-je le droit d'accuser pour cela Racine d'incohérence ?

Ils ne sont pas assez musiciens pour apercevoir l'étroite cohésion des éléments d'une œuvre musicale, pour suivre dans son développement la sévère logique qui en assure l'unité, pour sentir qu'il peut y avoir là une réalité aussi construite, aussi solide, aussi réglée dans son détail, aussi limitée par les lignes d'ensemble que le plus classique temple grec.

La musique ne se compose point pour eux avant tout de sons ordonnés, mais ils ne la composent que des émotions confuses qu'ils éprouvent en sa présence.

C'est là l'erreur.

L'émotion, du moins, dira-t-on, ne joue-t-elle pas en musique un rôle qui ne prend la même importance dans aucun autre art ?

L'émotion, il me semble, joue son rôle et le même rôle dans tous les arts. Elle inspire l'artiste, mais elle ne produit le chef-d'œuvre et ne se communique à son tour au public que si elle a trouvé son expression réglée, sa forme calculée, voulue, arrêtée, nette, intelligible.

Que me parlez-vous du « primat de la sensibilité » en musique ?

Consultez donc sur ce point le grand Rameau par exemple. Il vous répondra que la musique est avant tout affaire de réflexion, de méthode, que composer est une science, que le goût lui-même peut se réduire en préceptes, que la raison seule éclaire le musicien sur les vrais moyens de peindre les passions humaines. Il parlera de la musique dans les mêmes termes que Boileau pouvait parler de la littérature, et à cette théorie il joindra l'exemple de quelques

(1) Édition de la *Revue française*, 35 rue Madame.

chefs-d'œuvre les plus savamment combinés par l'intelligence humaine qui aient jamais été réalisés.

Sans doute l'émotion avait sa part dans les créations de Rameau, — la même exactement que dans celles de Racine.

M. Thibaudet ne paraît oublier qu'il y a eu une musique classique, et que notamment en France, au xvii<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du xviii<sup>e</sup>, on n'eut d'autre souci, en musique, que de vérité, de clarté, d'ordre et de régularité. Le reste venait par surcroît. C'était bien « le primat de la raison sur la sensibilité ».

Où diable irait-on dénicher du romantisme chez Lulli, chez Chambonnières, chez Couperin, ou chez Clérambault?

Ce qui est vrai, c'est qu'en musique comme dans tout art, la sensibilité et la raison jouent deux rôles complémentaires qui sont d'ordinaire d'inégale importance et qui varient selon les époques, la raison dominant à l'époque classique, la sensibilité prenant le pas sur la raison à l'époque romantique.

Et le romantisme n'est point du tout né d'un envahissement de tous les domaines par l'esprit « extravagant » de la musique.

La musique restait en effet classique alors que la littérature commençait déjà de devenir romantique. C'est le romantisme littéraire qui peu à peu a fini par déterminer le romantisme musical.

Ici, comme presque toujours, l'évolution de l'art musical est en retard sur celle des arts voisins.

Rousseau, le père ou le grand-père de tout romantisme, est contemporain de Gluck, le classique.

Le romantisme littéraire de Goethe se manifeste combien d'années avant le romantisme musical des Schubert, des Schumann, des Liszt et des Berlioz, qui en est issu!

Mais depuis plus d'un siècle, nous vivons dans une telle atmosphère de musique romantique que nous n'imaginons plus facilement d'autre musique que celle-là.

Du moins, c'est le cas pour les esprits non particulièrement initiés à l'histoire de l'art.

Ce qui brouille encore la question, c'est que le grand public connaît surtout en fait de musiciens classiques : Bach, Mozart et Beethoven. Or, tous ces Allemands ne sont que des demi-classiques, ou si l'on veut, ce sont déjà des demi-romantiques. Les vrais classiques en musique, on ne les trouve guère que chez nous,

sauf le brave Haydn, très éloigné par sa part de tout romantisme. Mais quand on parle de musique classique, qui donc pense à Lulli, à Couperin ou à Rameau?

J'aurais voulu que M. Thibaudet assistât l'an dernier aux concerts de clavecin de Mme Landowska. Il aurait pris là un instructif contact avec des œuvres françaises du xvii<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle présentées dans leur vrai style, dans leur caractère original et dont il eût été bien embarrassé, je suppose, pour découvrir quelque attache que ce soit avec le romantisme. Peut-on être plus sobre, plus sage, plus raisonnable, plus intelligent, plus spirituel et moins extravagant?

Non, certes, ce n'est point le démon de la musique qui à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle et au début du xix<sup>e</sup> a envahi les autres arts y déterminant ce débordement de sensibilité, cette folie de passion, ces égarements d'imagination auxquels on a donné le nom de romantisme.

C'est, au contraire la sévère et tranquille musique qui, peu à peu, a été envahie par le démon du romantisme lancé à travers le monde sous les auspices de la littérature et bouleversant bientôt les lois mêmes de la société.

Il y a là de formidables mouvements que subir la musique et qu'elle serait bien impuissante à créer.

La musique ne mène point le monde. Elle n'est que le dernier reflet de ce qui s'y passe. La littérature peut prophétiser et paraître même conduire de grands événements dont elle n'est en réalité que le premier effet. La musique jamais ne joue ce rôle d'avant-coureur, de bon ou de mauvais messager.

La musique est *femme*. Elle intervient après l'action pour chanter la victoire ou pleurer sur les morts.

Sa tâche est assez belle, assez noble, assez large, sans qu'on veuille l'étendre encore davantage, et surtout sans qu'on cherche à lui imputer des péchés dont elle n'a pas à porter le poids.

Confessez-vous, *les hommes*. Avouez vos fautes, littérateurs, — si fautes il y a. Ne chargez point cette pauvre musique, qui, comme un écho fidèle et harmonieux, ne fait que répéter le son de votre voix. Mais l'écho vous le redit si pur, si profond ou si doux, que vous vous y méprenez et croyez écouter quelque dieu vous imposant sa loi.